

Toujours plus blanc

Autor(en): **Berenstein-Wavre, Jacqueline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **81 (1993)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-280279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pierre Reymond, *Tribune de Genève*, 13.1.82.

Toujours plus blanc

Un peu d'histoire féministe ou lorsque l'amour se mélange à la lessive.

Au cours du XXe siècle, beaucoup de choses ont changé dans la manière de gérer un ménage.

L'eau courante, le gaz, puis l'électricité sont arrivés dans les cuisines; les WC et la salle de bain sont devenus indispensables à chaque appartement.

Dans les classes bourgeoises et moyennes les domestiques à demeure ont pratiquement disparu. Ils sont remplacés par des femmes de ménage. La femme de lessive ainsi que la lessiverie n'existent plus. En 1970, sur 1300 ménagères de Suisse romande interrogées dans le cadre d'une étude sur le budget-temps, une seule faisait encore sa lessive dans une lessiveuse-bouillisseuse qu'elle chauffait avec du bois.¹

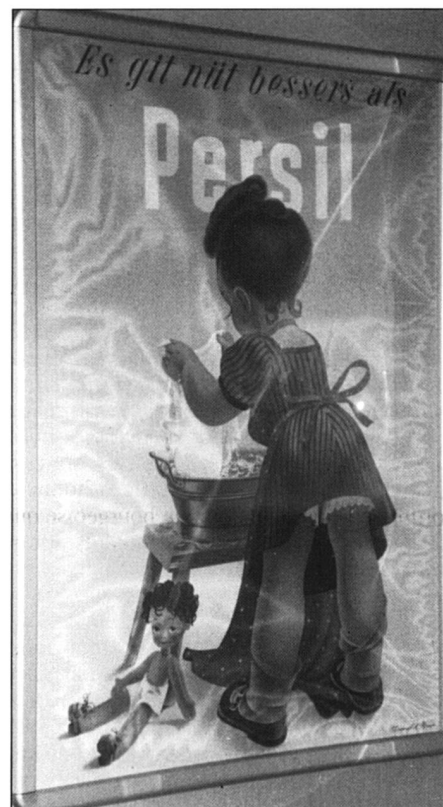
La machine à laver le linge a donc, depuis plus de trente ans, pénétré partout comme machine collective dans les immeubles et dans les salons-lavoirs et comme machine individuelle dans les ménages. D'abord semi automatique, elle devient complètement automatique et, depuis les années soixante, pourvue de microprocesseurs, elle offre plus de dix programmes lavant de trente à nonante-cinq degrés (jamais cent degrés comme la lessiveuse de nos grand-mères, car alors l'eau devient vapeur et la machine explose).

Parallèlement, les détergents et savons de toutes sortes sont apparus sur le marché. Dès 1907 la firme allemande Henkel lance Persil (contraction de **perborate** et **silicate**). La chimie, encore polluante, lavera toujours plus blanc pendant près d'un siècle.

Chimie féministe

Aux USA, avant la guerre 14-18, écrit Ruth Schwartz-Cowan², faire la lessive se réduisait à une simple corvée nécessaire pour vivre dans du linge propre. Ménagère, un métier comme un autre, sans histoire. C'était l'époque du féminisme scientifique aux USA.

Il est intéressant de noter à ce propos les réflexions de Barbara Ehrenreich et Deirdre English dans leur livre *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes*³ au sujet de la formation des ménagères. Elles citent plusieurs femmes, féministes et scientifiques américaines du début du siècle, telle Ellen Richards, qui a voulu introduire la chimie dans l'économie domestique, ou Charlotte Gilman qui créa des cours de taylorisme et d'«œcologie» pour les ménagères. Ces expertes désiraient éduquer les femmes (en majorité les femmes au foyer des classes moyenne et supérieure) pour qu'elles ac-



complissent leur travail de ménagère comme une profession, en connaissance de cause, mieux et plus vite. Ainsi, grâce au temps gagné, elles pourraient s'adonner à la cause publique et faire avancer la cause des femmes.

Plus blanc que blanc

Une publicité d'une puissance extraordinaire fait alors appel à des psychologues et des sociologues pour trouver les formules et les images qui vont convaincre et même, comme le rappelle Louise Vandelac, qui vont «pénétrer nos corps, nos têtes, nos vies et influencer incidieusement nos mentalités».³

Dès les années vingt, les fabricants de produits de lessive, Procter et Gamble, Unilever, Colgate, Steinfels et tous les autres..., vont inculquer aux ménagères de nouvelles normes quant au propre. C'est le «toujours plus blanc». Au fur et à mesure que les machines deviennent performantes et les savons puissants, le taux de rotation

L'interculturel: un concept à manier avec des pincettes

Il est en Suisse un dénominateur commun à nos multiples cultures. On le trouve érigé dans tous les jardins et les espaces verts des immeubles. Il a valeur de symbole, d'objet rituel en quelque sorte. Il s'agit d'une espèce de parapluie inversé à faire sécher le linge. Véritable ciment des identités, il ouvre ses bras généreux à toutes les lessives helvétiques.

Là s'arrête sa fonction unificatrice. Les différences culturelles commencent dès les premières pincettes. Qu'on en juge...

Locataire d'un coquet immeuble de la banlieue de Berne, j'eus un jour la surprise de recevoir une note de la régie déplorant ma manière désinvolte de suspendre le linge. On me reprochait de ne pas respecter les règles de l'éthique du «zewi» – le parapluie inversé – soit de suspendre mon linge sans méthode. Cette absence d'ordre laissait voir des culottes, une vision de légèreté indécente. J'appris alors l'ordonnance correcte des lessives: au centre lesdites culottes, puis les chemises, les torchons de cuisine, les serviettes et enfin les draps. Le linge se suspend par affinité. On ne mélange pas les espèces. Les règles du sec sont tout aussi péremptoirs. Ne retirer les draps ou les torchons que lorsque les culottes sont sèches et ne pas laisser sécher des pièces éparpillées sur les fils.

Il en va des cultures comme des lessives. L'important, c'est d'en dissimuler les dessous.

Simone Forster



LA LESSIVE, ENCORE UNE AFFAIRE DE FEMMES?

24 et 25 avril 1993

Dans le cadre de l'exposition «C'était pas tous les jours dimanche», deux journées organisées par le Collège du travail et le Musée d'ethnographie, Annexe de Conches

10 h Conférence-débat

TANT QU'IL Y AURA DU LINGE À LAVER...

ETHNOGRAPHIE DE LA LESSIVE AUJOURD'HUI

par **Sylvette Deneffe** (sociologue, Université de Nantes)

La lessive ne nécessite-t-elle plus de savoir-faire, plus d'implication personnelle, plus de travail? A-t-elle été ramenée au remplissage de la machine et à la pression d'un bouton, à une tâche banale, uniforme?

12 h-14 h
Films

SAMEDI 24 AVRIL

LAVAGE ET DÉTERGENTS

Un documentaire qui retrace soixante ans de pratique de la lessive: du lavoir à la machine. Durée: 25'.

LA GRANDE LESSIVE

Aux Grisons, pendant la deuxième guerre, à cause de la pénurie de savon, on recommence à laver aux cendres. Un film de la Société suisse des traditions populaires, Bâle, 1940. Durée: 21'.

Buvette, sandwiches.

AMOUR ET CHAUSSETTES SALES

ANALYSE DU COUPLE PAR SON LINGE

par **Jean-Claude Kaufmann** (sociologue, CNRS-Université Paris V)

Qui fait la lessive, qui étend le linge, qui recoud les boutons, qui raccommode, qui range les draps dans l'armoire? Les statistiques sont formelles: l'entretien du linge est une tâche encore effectuée à 90% par les femmes.

Le lien de la femme avec le linge serait-il trop ancien et intime pour qu'elle puisse y renoncer facilement, comme elle a pu le faire pour d'autres tâches domestiques?

L'exposition «C'était pas tous les jours dimanche» restera ouverte jusqu'à 18 h.

dès 11 h
Démonstration
en plein air, dans le
parc du Musée

Dans le musée

DIMANCHE 25 AVRIL

LESSIVE AUX CENDRES, COMME AUTREFOIS

par **Dorette Haltinner** (Museums Pädagogik Basel) et **Barbara Geering** (Verein für Heimatpflege, Ziefen), avec la participation du public qui peut apporter ses jeans et liquettes sales et s'initier à cette ancienne façon de laver.

Buvette, pique-nique.

FILMS SUR LA LESSIVE

Visite de l'exposition

Fermeture: 17 h.



du linge de corps et de maison augmente. Les exigences du propre sont toujours plus grandes. Tant pis pour le supplément d'énergie dépensé et la pollution de l'eau. Tout devient tout de suite sale. Selon nos normes suisses, bien sûr!

Aujourd'hui, il se trouve des ménagères qui changent leur linge de corps tous les jours et leur linge de maison toutes les semaines. Il y a vingt ans le délai de rechange était bien plus long (voir *Ménagère, aujourd'hui*, enquête auprès de 1300 ménagères romandes en 1974¹). Serions-nous devenues toujours plus sales au fur et à mesure que la publicité prétend laver toujours plus blanc?

Plaisir d'amour

La force des publicitaires est d'avoir su introduire l'émotivité dans l'accomplissement des tâches ménagères.

Après la guerre de 14-18, grâce aux produits (machine et lessive) à vendre, on a fait du lavage du linge une profession d'amour. La ménagère qui aime véritablement sa famille la protège de l'embarras qu'elle pourrait éprouver à porter du linge grisâtre. L'émotionnel est présent partout. Alors, il est devenu impossible à la ménagère de déléguer des tâches aussi chargées d'émotivité à d'autres, mari, enfants ou domestique... C'est son travail d'amour à elle, en tant que femme.

Jean-Claude Kaufmann ira encore plus loin dans son livre *La Trame conjugale, l'analyse du couple par son linge* (1992)⁴, la lessive devient un territoire propre à la femme. Certains gestes, notamment ceux qui ont rapport au linge, touchent à la «féminité profonde».

Coupable de moins laver

Les femmes qui faillissent à ces tâches ménagères comme celle de laver toujours plus blanc ne remplissent pas le rôle que la société leur a assigné. Elles sont de mauvaises ménagères et sont amenées à se sentir coupables.

Ce sentiment de culpabilité inévitable a été analysé par Ruth Schwartz-Cowan en étudiant les magazines féminins américains entre les années vingt et quarante². Il concerne d'abord les tâches ménagères dont la lessive, puis quelques années plus tard l'éducation des enfants.

C'est alors, comme le montrent Barbara Ehrenreich et Deirdre English, que les féministes ont été flouées. Alors qu'elles voulaient éduquer les femmes de façon scientifique et objective, les fabricants ont dominé le marché pour convaincre, en faisant appel à l'émotivité...

La FRC (Fédération romande des consommatrices) tente de redonner un caractère plus scientifique à la consommation grâce aux études économiques, juridiques et surtout grâce aux tests des produits qu'elle publie dans sa revue *J'achète mieux*.

Certains mouvements écologiques désirent aussi atteindre les femmes afin de leur faire changer certaines habitudes dans le but de consommer moins d'énergie ainsi que des produits protégeant l'environnement.

Notons à ce propos le titre donné en 1989 à un colloque organisé par le Collège du travail: *A société polluante, ménagères performantes*.

Jacqueline Berenstein-Wavre

Derrière la poésie des «choses» d'autrefois, la réalité du labeur des femmes



«Il fallait que les femmes n'arrêtent pas de filer le lin pour les toiles fines, le chanvre pour le linge de corps, pour les draps, pour les tissus qu'on utilisait dans les travaux agricoles. Et les draps de lit! Des piles, des montagnes; et les serviettes, pour tenir six mois sans rien laver!

Il fallait voir les piles, les montagnes de lessive dans les immenses cuiviers! On appelait la lessive, la bouye; en France, on dit la buée, c'est le même mot. On triait d'abord le linge de même nature; on le posait dans le cuvier. Ensuite, on commençait à couler la lessive, c'est-à-dire qu'on mettait chauffer l'eau dans une grande chaudière en cuivre.

Pendant que l'eau chauffait, on couvrait soigneusement le linge d'un drap, le floric, destiné à recevoir les cendres. Pour obtenir de bonnes cendres, c'était tout un travail. Quand on pouvait brûler du bouleau, on faisait une meilleure lessive. J'entends encore ma mère trembler: «Tu ne mettras pas de papier dans le fourneau, tu vas me salir mes cendres!» Quand elles étaient refroidies, on les criblait avant de les déposer sur le floric, en faisant très attention de ne pas en laisser tomber dans l'eau. On repliait le drap avec précaution.

Tout était en place. Le vrai coulage pouvait commencer. Avec une louche géante, dont le manche avait au moins deux mètres de long, on puisait l'eau dans la chaudière, d'abord tiède, de plus en plus chaude et on la versait sur le floric.

La lessive bien trempée, on récupérait l'eau du cuvier, on la remettait dans la chaudière. On la réchauffait; on recommençait à couler. Cela pouvait durer toute la nuit. Le lendemain, on allait rincer le linge à la fontaine. Il était blanc, magnifique. Il sentait bon. On passait alors à une autre pile de linge sale, jusqu'à épuisement, si je puis dire, de nos forces et du linge.»

La Poudre de Sourire, le témoignage de Marie Métrailler, recueilli par Marie-Magdeleine Brumagne, Editions Clin d'œil, 1980.

1 Jacqueline Berenstein-Wavre, *Ménagère aujourd'hui*, résultat d'une enquête sur le budget temps-ménage faite auprès de 1300 ménagères romandes, édité par Femmes suisses; 1974.

2 Ruth Schwartz Cowan, *La Révolution industrielle dans les Foyers: Technologie ménagère et changements sociaux au XIXe siècle*. (Traduction Doris Leblond.)

3 Barbara Rhrenreich et Deirdre English, *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes*. Traduction Louise E. Arsenault et Zita de Koninck, Editions du Remue Ménage, 1982. Ouvrage paru en anglais en 1978 sous le titre *For Her Own Good: 150 years of the experts advice to woman*.

4 Jean-Claude Kaufmann, *La Trame conjugale. Analyse du couple par son linge*. Nathan. Essais et recherches.